

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉCONOMIE POLITIQUE
publiée sous la direction de Alfred Bonnet

PRINCIPES D'ÉCONOMIE POLITIQUE

par
Gustav SCHMOLLER
PROFESSEUR A L'UNIVERSITE DE BERLIN

P R E M I È R E P A R T I E

TOME I
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR
G. PLATON
Ancien élève de l'Ecole des Hautes-Etudes

PARIS (5e)
V. GIÀRD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-EDITEURS
16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1905

LIVRE 1

La terre, les hommes et la technique envisagés comme des : phénomènes de masse et comme les éléments de l'économie nationale.

51. DISTRIBUTION DE L'OUVRAGE EN QUATRE LIVRES ET DU

PREMIER LIVRE EN QUATRE PARTIES — Dans l'introduction,

nous avons brièvement examiné le concept de l'économie nationale, nous avons recherché les principes généraux psychologiques et le développement historique de la doctrine et de la méthode qui lui sont propres. Nous abordons maintenant le sujet lui-même ; nous allons tenter une description de l'économie nationale sous ses divers aspects ; nous allons essayer de faire connaître sa nature, sa structure, ses formes, les mouvements qui se produisent en elle, ses causes. Il faut d'abord relever, pour en faire le point central, deux groupes de phénomènes : 1° l'organisation sociale ou la structure de l'économie nationale et 2° les phénomènes les plus importants qui la caractérisent (échange, monnaie, valeur, établissement des prix, crédit, répartition, des revenus). Dans ces deux parties principales, il s'agit du côté social des phénomènes économiques, de chacune de ces questions économiques auxquelles notre science a consacré depuis 100 ans les recherches les plus approfondies. Mais nous avons à considérer encore deux autres groupes de questions, dont la connaissance est en grande partie

frontières de la doctrine économique et auxquelles, partiellement ou en totalité, d'autres sciences servent de fondement. Ces questions sont relatives: 1° à certains grands phénomènes de masse de la vie économique, dans la recherche desquels on fait abstraction non moins de la structure de l'économie politique que des phénomènes de valeur ; et 2° aux résultats généraux du développement historique, qu'il est très difficile de bien établir, et que nous ne pouvons aujourd'hui embrasser partiellement que sous forme de considérations de philosophie de l'histoire. Le premier de ces groupes de phénomènes, nous le traitons dans notre premier livre, le dernier nous le traitons dans notre quatrième. Le second et le troisième livre sont consacrés à réorganisation de l'économie nationale, à ses phénomènes les plus importants, à son anatomie et à sa physiologie.

Les territoires que nous parcourons dans le premier livre sont très éloignés l'un de l'autre. Ils se trouvent à des stades très divers de développement ; pour chacun, il faudrait sa méthode. Ils ont été jusqu'ici souvent négligés par les économistes, ils n'ont pas trouvé place dans le système de l'économie politique. Ils y ont cependant leur place, une place importante, s'il faut viser à une conception vivante de l'économie politique, si nous devons nous représenter toute la série des causes. Il s'agit : 1° de la dépendance dans laquelle se trouve l'économie nationale à l'égard des conditions naturelles extérieures ; 2° de ces unités anthropologiques et psychologiques que nous appelons les races et les peuples; 3° de la population envisagée comme un phénomène social quantitatif de masse et 4° de la technique et de son développement dans le temps et l'espace comme le moyen extérieur indispensable de toute activité économique et qui naturellement exerce sa domination, ou , tout au moins moins une influence sur la vie économique. Ces quatre domaines ont ceci de commun qu'il s'agit, en ce qui concerne chacun d'eux, de phénomènes de masse qui ont un

fondement naturel, physiologique, technique ; que du point de vue économique nous avons à expliquer, non pas le détail de ces faits, mais seulement leurs grandes lignes, leurs résultats généraux au point de vue géographique et historique. Il s'agit surtout ici de rassembler, de résumer sommairement les résultats les plus notables des sciences voisines.

**I. — L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SA
DEPENDANCE DU MILIEU
EXTÉRIEUR**

Généralités : Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XIV-XVIII, 1768.

Hume, *Essays*, I. 21. On National Characters (*en allemand*, *Versuche*, 4, 324, 1756). — *Herder*, *Ideen zur Geschichte der Menschheit*, 1784. — *Heeren*, *Ideen über die Politik, den Verkehr, und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*, 4 vol., 1805-1812. — *E.M., Arndt*, *Einleitung zu historischen Charakterschilderungen*, 1810. — *Ritter*, *Die Erdkunde im Verhältnis zur Natur und Geschichte der Menschheit*, 1822. — *Le même*, *Ueber räumliche Anordnungen auf der Aussenseite des Erdballs und ihre Functionem im Entwicklungsgange der Geschichte*, 1850. — *E. Kapp*, *Philosophische oder vergleichende allgemeine Erdkunde*, 1845. — *v. Baer*, *Ueber den Einfluss der äusseren Natur auf die socialem Verhältnisse der einzelnen Volker und die Geschichte des Menschheit überhaupt*, 1848 ; *aujourd'hui* *Studien aus dem Gebiete der Naturwissenschaft*, 1, 1876. — *Guyot*, *Géographie physique comparée, considérée dans ses rapports avec l'histoire de l'humanité*, 1888 (*éditions anglaise et allemande antérieures*). — *Buckle*, *Geschichte der Civilisation in England*, 1857-61. — *Andree*,

Géographie des Welthandels, 2 vol., 1867. — *Peschel*, *Neue Probleme*

der vergleichenden Erdkunde, 1869. — *Le même*, *Abhandlungen zur Erd- und Völkerkunde*, 3 vol., 1877 ff. — *Ratzel*, *Anthropogeographie*, 2 vol., 1882 et 1891. — *Le même*, *Politische Géographie*, 1897. — *Götz*, *Wirtschaftsgeographie*, 1891.

Climat : G. W. Dove, *Meteorologische Untersuchungen*, 1837, et beaucoup d'autres écrits. — A. Mühlry, *Allgemeine geographische Meteorologie*, 1860. — Hann, *Handbuch der Klimatologie*, 1883 et 1898. — Woeitoff, *Die Klimate der Erde*, 2 vol. en allemand, 1887. —

■ *A. Supan*, *Die Vertheilung der Niederschläge auf der festen Erdoberfläche*. *Petermanns Mitt.* 124, 1898. §

Géologie et nature du sol : *Mendelsohn*, *Das germanische Europa*, 1836. — *Kohl*, *Der Verkehr und die Ansiedlungen der Menschen in Schmöller — I.* 20

ihre Abhängigkeit von der Gestaltung der Erdoberfläche, 1841 —
Le même, Die Lage der Hauptstädte Europas, 1874. — *Berghaus*,
 Physikalischer Atlas, 1852, 2^e édition, 1890-92. — *Gotta*, Deut-
 schlands Boden, sein geologischer Bau und dessen Einwirkung auf
 das Leben der Menschen, 2 -vol., 1854. — *Jansen*, Die Bedingtheit des
 Verkehrs und der Ansiedlungen der Menschen, 1861. — *De nom-
 breux fascicules des* Forschungen zur deutschen Landes- und Völk-
 kunde, depuis 1885. — *A. Hettner*, Die Lage der menschlichen
 Ansiedlungen, Zeitschrift. für Geogr., I, 1885.

L'eau : *Reuleaux*, Ueber das Wasser in seiner Bedeutung für die Völker-
 wohlfahrt, 1871. — *Kohl*, Das fließende Wasser und die
 Ansiedlungen
 der Menschen, V., *J. Sch. f. V. W. und K. G.* 36, 1872. — *Schlichting*,
 Die Aufgaben der Hydrotechnik, 1889. — *Lehnert*, Die Seehaefen des
 Weltverkehrs. 1891.

Distribution des plantes et des animaux : *Grisebach*, Die Vegetation der
 Erde, 2 vol., 1871. — *Drude*, Handbuch der Pflanzengeographie,
 1890. — *Engelbrecht*, Die Landbauzone der ausssertropischen Zonen.

3 parties, 1899. — *Schmarda*, Die geographische Verbreitung der
 Tiere, 1853. — *A. Wallace*, Die geographische Verbreitung der
 Tiere, 3 vol., en allemand, 1876. — *Volz*, Der Einfluss der Men-
 schen auf die Verbreitung der Haustiere und Kulturpflanzen, 1852. —
Hehn., Kulturpflanzen und Haustiere in ihren Uebergang aus Asien
 nach Europa, 1870. — *Ed. Hahn*, Die Haustiere und ihre Beziehung
 zur Wirthschaft des Menschen, -1896,

52. L'OPPOSITION DE LA VIE DE NATURE ET DE LA VIE DE SO-
 CIIETE. Coup D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE, — L'homme, la so-
 ciété humaine et l'économie nationale sont une partie de
 la vie organique, qui se déroule sur la surface de la terre.
 Tout ce qui arrive dans l'ordre de l'économie nationale fait
 partie du grand processus de la nature bien plus incontes-
 tablement, bien plus sûrement que la vie politique et in-
 tellectuelle. Les lois de la nature dominant la vie écono-
 mique comme elles dominant cette vie physique, chimique
 et organique sur laquelle l'homme n'a aucune influence. À
 l'ordre général de la nature, il ne se donne dans l'économie
 nationale aucun moyen de se soustraire. Et cependant
 l'homme oppose la nature et la culture, la vie de nature et
 la vie de société, la nature et l'économie nationale. Il op-
 pose à la nature extérieure, aux forces et aux influences

qu'elle lui fait sentir, sa propre personne et ce qui, constituant son avoir et sa propriété, est sous sa domination, ce à quoi il a donné une forme par sa technique. La nature est pour lui quelque chose d'étranger, de tout-puissant, d'indompté. Elle vient à lui sous forme de terre, de climat, de sol, de montagne, d'air, d'eau, de plante, d'animal. Elle est pour lui un pouvoir étranger, qui, à la vérité, tantôt l'excite, mais tantôt aussi l'entrave, l'anéantit, avec lequel il lutte, qui le domine, qu'il voudrait dominer. Et suivant qu'il arrive à la soumettre ou non, il est riche ou pauvre. Toute l'activité économique de l'homme consiste à la modeler, à *l'informer* par la technique. Il est clair que la diversité des forces de la nature, sa richesse, différente suivant les lieux, rend à l'homme tantôt plus facile, et tantôt plus difficile, d'atteindre son but. Le lien de dépendance qui l'attache à la nature est tantôt plus étroit, tantôt plus élastique et plus lâché.

La question est de préciser ce que nous savons sur cette indestructible cohésion, sur cette réaction mutuelle de la terre et de l'homme, de la nature et de l'économie nationale.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces rapports fut déjà connu des anciens; et Montesquieu, dans le 18^e livre de *Y Esprit des Lois* l'a rappelé, lorsqu'il compare par exemple les populations de montagnes amoureuses de liberté aux molles populations des plaines toutes prêtes pour le despotisme. Herder a ensuite, dans ses *Ideen zur Geschichte der Menschheit*, poursuivi ces rapports plus loin en cherchant à montrer que l'histoire de la civilisation humaine est, pour une partie considérable, le résultat de la zoologie et de la géographie, que les hommes sont autres, suivant le climat, la partie du monde, la contrée. Karl Ritter, s'inspirant des mêmes idées, a essayé d'appuyer des secours de sa grande science géographique et expérimentale et de ses vues philosophiques, cette vue que la conformation naturelle de la terre

fixe d'avance providentiellement le développement de la civilisation humaine. Et s'il est vrai que ces intéressantes tentatives d'explication téléologique des étroits rapports de la nature et de l'histoire ont trouvé des savants qui les ont seulement à demi recueillies en la personne des E. Kapp, des J. G. Kohl, A. Guyot, E. Curtius, Sivert, il n'en est pas moins vrai que certains points fondamentaux de cette conception sont restés comme un héritage imprescriptible des études relatives à l'histoire, aux sciences politiques et aux sciences de la nature. Je rappellerai seulement deux mots, évidemment excessifs de K. E. v. Baer : « lorsque l'axe de la terre reçut son inclinaison, lorsque la terre-ferme se sépara de la mer, que les montagnes s'élevèrent, que les terres reçurent leurs limites, alors les destinées de la race humaine furent fixées dans leurs grandes lignes. » Et encore : « Il n'y a aucune raison d'admettre que les divers peuples soient originairement sortis des mains de la nature il faut plutôt admettre qu'ils sont devenus divers par les influences diverses du climat, de la nourriture, des états sociaux. Mais l'état social est déterminé non pas exclusivement, mais principalement par les conditions physiques de l'habitat. »

Ce que les progrès récents de la géographie ont apporté, de nouveau sur ce domaine, —rappelons seulement les travaux de Peschel et de Ratzel, — a fait avancer dans le détail les questions qui nous occupent. Même les progrès de la météorologie (Mühry, Dove), de la climatologie (Hann, Woeikoff), de la géographie végétale et animale (Grisebach, Drude et Wallace), de l'histoire de la culture des plantes et de la domestication des animaux (Hehn, Hahn) ne sont pas inutiles pour une meilleure connaissance de la réalité. Les théories mécaniques et les analogies spécieuses de Buckle marquent au contraire plutôt un recul sur Montesquieu. Quant aux économistes nationaux, ils ont recours, il est vrai, parfois, à propos de quelques phénomènes isolés, à la

méthode de la géographie scientifique, mais dans leurs théories générales ils sortent à peine de quelques généralités vraies à demi ou fausses, de quelques notions de statistique technologique relatives à la houille, aux machines à vapeur, aux quantités de pluies, aux moyennes de chaleur.

Nous voulons apporter ici les résultats les plus importants des sciences que nous venons de mentionner et des travaux préparatoires.

53. LA SURFACE DE LA TERRE, LES CONTINENTS ET LES TERRES—

Quand on considère du point de vue économique la surface de la terre, sa forme, la hauteur du pôle et son élévation, ce qui ressort tout d'abord c'est qu'elle réalise une superficie de 9,26 millions de milles carrés ou 509 millions de kilomètres carrés, que de cette superficie 2 cinquièmes et demi sont occupés par l'eau qu'utilisent seuls le commerce et la pêche ; un autre cinquième est occupé par la terre, et de la terre ce qu'on peut habiter et en cultiver ne forme guère qu'une partie qui même dans les États civilisés de la zone tempérée ne dépasse guère la moitié. Tout le nord et tout le sud de la Terre sont inutilisables pour la culture, les montagnes le sont aussi en partie ; les déserts, comme le Sahara, avec ses 114.000 milles carrés ou 6,27 millions de kilomètres carrés, et le Gobi, avec ses 41.800 milles carrés ou 2,3 millions de kilomètres carrés, restreignent ainsi beaucoup les possibilités de vivre qu'offre la Terre entière. Cette limitation générale de l'espace a beau paraître ne pas avoir existé pour les hommes des civilisations primitives alors en tout petit nombre ; ceux qui rêvent de progrès indéfinis de la technique et de la colonisation ont beau souvent encore aujourd'hui reléguer cette idée dans un lointain illimité ; au point culminant du développement historique, on en vient toujours bien vite à cette constatation, que le monde connu est occupé et partagé et que le présent avec ses moyens de communication, ses connaissances géographiques, ses peuples qui se chiffrent par

millions, ne peut pas se soustraire à l'idée que la terre habitable et utilisable représente une surface donnée, déjà à peu près partagée et qu'on ne peut pas sensiblement accroître. Les peuplades et les peuples se sont partagé les parties du monde ; les petits groupes et les individus se sont distribué entre eux les territoires particuliers : il faut que, les uns et les autres, par le moyen du droit international et du droit privé, soient toujours à défendre leur possession, parce qu'il s'en faut qu'il y ait de la terre, j'entends de bonne terre, autant qu'on en voudrait.

La forme des continents, c'est-à-dire des grandes masses de terre qui se tiennent, est déterminée par l'élévation de la surface terrestre au-dessus de la mer. C'est une forme qui n'est pas aujourd'hui la même qu'aux plus anciennes époques de l'histoire terrestre ; aujourd'hui encore elle est exposée à des changements insensibles mais constants depuis des milliers d'années cependant elle apparaît dans l'histoire comme un fait stable, changeant à peine. De la vaste surface de la mer s'élèvent les trois parties du monde unies entre elles, l'Asie, l'Europe et l'Afrique, et, séparées d'elles par de vastes espaces, Amérique et l'Australie. La moitié nord de la terre offre presque trois fois autant de terre et huit fois autant d'hommes que la moitié sud et elle a toujours été, principalement dans sa partie asiatique et européenne, le siège des civilisations avancées.

L'Asie embrasse un tiers du sol de tous les continents; elle offre au nord une plaine immense, souvent inhospitalière, — au milieu un système de très hautes montagnes et de plateaux étendus qui tombent à pic au sud et s'abaissent au nord par des étages successifs, — au sud une suite de presque îles et d'îles qui s'étendent presque dans la zone torride. Les montagnes et les plateaux du milieu ont jusqu'ici rendu les communications presque impossibles entre le nord et le sud, l'est et l'ouest, et par là ont donné à toute l'histoire de l'Asie, dans son ensemble, un certain caractère

de civilisation plutôt retardataire, qui va avec un plus riche développement des contrées du Sud et une influence particulière des races du milieu. C'est de là en effet que sont sorties ces races de nomades et de montagnards qui se sont soumise le monde. Toute cette partie du monde est si diverse que les peuples les plus divers avec les formes d'économie les plus divergentes en viennent : les peuples de chasseurs, de pillards, de bergers, les peuples cultivateurs et les peuples marins ; et c'est leur frottement et leur mélange, joint au climat, à la faune et à la flore d'Asie, qui ont amené la plus ancienne civilisation.

Pour un mille de côte, l'Asie a 115 milles carrés de superficie, l'Afrique 156, l'Europe seulement 40. L'Afrique est donc beaucoup plus compacte, l'Europe beaucoup plus découpée par la mer que l'Asie. L'Afrique est pauvre en cours d'eaux : dans le sud, un haut plateau souvent sans eau ; au nord le désert ; ce n'est que temporairement et de loin en loin que, sur la bordure du Nord favorisée par la nature, il se développe une vie économique plus riche : l'Europe, au contraire, par sa forme et son climat, devenait le centre de la nouvelle culture. Presque sans désert et sans steppe, presque sans hauts massifs formant d'infranchissables lignes de séparation, sans beaucoup de plateaux élevés, parcourue par de grands fleuves, — terre de collines prélevant en étages successifs avec de riches plaines, modérément arrosée par la pluie, et par la terre de bois et champs de premier ordre (Peschel dit que c'est à son de « mauvais temps » qu'elle doit sa haute culture), — avec des presque îles et des îles de toute sorte qui atteignent presque la région voisine des tropiques et permettent en même temps, au Nord, un développement économique tout autre que celui des mêmes régions boréales des autres parties du monde, — l'Europe, avec tous ces avantages, devait, par les mains de la race arienne, prendre la direction de l'humanité.

L'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud forment en réalité deux parties du monde. Plus étendue en longueur que l'Asie et l'Afrique, plus compacte que l'Europe, touchant à toutes les zones, occupée pour un tiers par les montagnes pour les deux autres tiers formée de terres basses que rendent facilement accessibles de grands fleuves et de grands lacs, l'Amérique, entre les mains des hommes civilisés, a devant elle le plus grand avenir. Le bassin du Mississippi a peut-être devant lui la perspective de devenir la région où, sans interruption, la population sera la plus dense et la plus nombreuse.

L'Australie est la partie du monde qui est restée le plus longtemps à l'écart ; complètement fermée, le plus souvent steppes ou hauts plateaux, avec les îles de la Polynésie jusqu'à il n'y a pas longtemps presque inaccessible aux hommes, aux ressources de toutes sortes, aux animaux propres à la culture, ce n'est que de nos jours que l'Australie a reçu certains éléments de civilisation, au reste, aujourd'hui envoie de se développer promptement. Mais la situation et la configuration du sol restent des obstacles sérieux ; bien qu'à un bien moindre degré cependant que pour les peuples extrêmes qui habitent encore plus vers le Sud et qui bien plus que les peuples du Nord, à cause du froid, de la parcimonie de la nature, de leur isolement et de leur éloignement de tout foyer de culture, sont condamnés à rester toujours à un degré inférieur de développement économique.

Tout comme en grand on peut considérer les parties de la terre comme des individualités, on peut en petit considérer de même chaque contrée respective. Si ce sont les hasards de l'histoire qui ont le plus souvent décidé de leurs frontières et en décident encore toujours, en somme cela touche encore plus le détail des choses que les grands traits principaux. Les îles et les presqu'îles forment manifestement des tous complets. Mais pour les autres terres aussi,

les massifs montagneux, les lacs, les fleuves, les marais, les déserts, le voisinage de la mer ont toujours-leur action dans l'établissement des frontières et ont ainsi façonné des régions naturelles. De même qu'avant, au commencement, ces limitations naturelles ont été un l'acteur essentiel dans les migrations des - espèces végétales ou animales, et dans celles des hommes ; qu'elles ont formé les espèces particulières ou tout au moins ont favorisé leur développement, — comme le veut Moritz Wagner dans sa théorie des migrations : — de même plus tard encore ces causes et ces limitations naturelles ont dominé les grands mouvements et le cours de développement de la vie sociale. Ce sont ces facteurs qui ont fait des régions naturelles le théâtre exclusif et fermé des phénomènes de la vie économique et politique. Et cette unité plus ou moins accusée des théâtres des faits économiques, l'action de ces causes durant des centaines et des milliers d'années ont amené un état économique particulier et une certaine civilisation. La civilisation phénicienne ne pouvait se produire que sur un coin de la Méditerranée ; la civilisation égyptienne que dans la seule vallée du Nil ; la vie agricole de l'Allemagne seulement au centre de l'Europe ; cette domination commerciale de l'Angleterre s'étendant sur le monde ne pouvait naître que sur les côtes anglaises. Ranke, lui-même, l'idéaliste, ne peut s'empêcher de dire : la religion égyptienne a son principe dans la culture de la terre du Nil ; la religion perse a le sien dans le mode de culture usité dans l'Iran.

Quand on parle de constitution de régions naturelles, on veut dire que ces facteurs naturels impriment au développement économique et autre une certaine direction, créent certains empêchements, ou certaines facilités de développement. Comment on surmonte ces empêchements et on utilise ces facilités, cela dépend de la race, de l'état de la morale et de la technique, de la formation économique, politique, intellectuelle et autre et de l'éducation des

hommes. Que do fois n'a-t-on pas exagéré l'influence de l'action de la nature sur l'étendue des Etats ? les grandes plaines situées entre l'Europe et l'Asie naturellement destinées à de grands Etats; l'Europe occidentale formée de terrasses successives formant naturellement de petits Etats. La vérité est que la diversité des régions a son action, appropriée, et si aujourd'hui la Russie occupe en Europe 5.4 millions de kilomètres carrés (elle occupe en tout 22,4 millions de kilomètres carrés), si l'Allemagne en a 0.540, la France, 0,528, la Grande-Bretagne, 0,313, la Suisse, 0,041, le Danemark, 0,038, c'est une preuve de l'action des facteurs naturels dans un certain sens. Mais il y a eu des époques où la fraction de surface terrestre qu'occupe actuellement la Russie, comprenait de nombreux petits Etats, et l'Europe occidentale a eu, à diverses époques, de grands corps politiques et économiques tout à fait divers.

Il en est de même de l'influence géographique du voisinage, qui, au point de vue économique, a certainement l'action la plus grande. Les plantes, les animaux, les marchandises et les instruments, les travailleurs formés et les institutions de commerce toute la structure de l'économie nationale vont la plupart du temps, tout comme les habitudes de consommation et la mode, d'une terre à l'autre, soit que ces terres soient directement voisines ou qu'elles entrent en contact par le commerce, par la guerre, la conquête ou l'invasion. Le déplacement tout entier de la civilisation de l'Inde, de la Mésopotamie, et de l'Egypte en Grèce et en Italie, puis dans l'Europe centrale et septentrionale, enfin en Amérique, ne peut s'expliquer, on les sait, que par des rapports de voisinage, dus à la nature et à la géographie. Mais cette connexion des choses n'est pas tant du domaine de la nécessité que des simples possibilités. Et même suivant les moyens dont la technique (dispose à une certaine époque, la nier, les fleuves, les montagnes peuvent être indifféremment des causes de séparation ou des moyens de rapprochement.

Ce qui reste vrai, c'est qu'il y a des régions naturelles avec un caractère déterminé; que l'altitude, le climat, la situation et l'entourage de ces régions, la constitution de leur sol exercent sur les hommes, sur les plantes et les animaux des effets uniformes et qu'il en découle des conséquences continues pour l'histoire des peuples.

S'il est vrai qu'on peut concevoir ainsi les continents et les terres comme des individualités typiques ayant leur caractère et leur action déterminés, on pourra pousser la recherche plus loin et par exemple avec Ratzel poser les questions particulières suivantes : 1° Comment les conditions naturelles agissent-elles physiologiquement sur les hommes? 2° Comment psychologiquement? 3° Quelle durée de temps et quelles conditions faut-il pour créer un type, une race nouvelle capable de persister dans d'autres milieux? Nous reviendrons bientôt à cette question dans le chapitre suivant consacré aux races. 4° Quelle est l'action de la nature sur l'expansion des tribus et des peuples? 5° Comment favorise-t-elle la séparation ou au contraire les relations? 6° Quelle est son action sur un certain genre de vie économique ? La quatrième question sera traitée plus loin. Les questions 5 et 6 forment un tout, qui comprend cependant les points suivants :

Comment agissent : a) le climat ; b) les conditions géologiques, la nature du sol et la distribution des eaux; c) la flore et la faune des continents et des terres.

54. LE CLIMAT. — Par climat on entend bien l'ensemble de toutes les influences naturelles extérieures mais plus exactement la chaleur et le froid, l'humidité et la sécheresse de l'air, et en même temps les mouvements de l'air, cause de tous les deux. L'air pénètre tous les êtres organiques, leur apporte la chaleur et l'humidité. De là l'importance énorme des courants d'air et des vents. La chaleur et l'eau sont les conditions de tout développement organique pour les plantes, les animaux et l'homme, et de

telle façon que là où il y a manque absolu de l'un et de l'autre, la vie fait défaut aussi, et que là où il y a excès, la vie court danger ou est paralysée. C'est la bonne moyenne de chaleur et d'humidité qui est la condition la plus favorable. La chaleur dépend du soleil, delà direction perpendiculaire ou oblique de ses rayons, donc de l'inclinaison de l'axe de la terre, de la hauteur du pôle pour chaque région, du changement des saisons de l'année, de l'altitude au-dessus du niveau de la mer; elle dépend encore des courants d'air et des courants d'eau et de l'assemblage des nuages à certaines périodes déterminées. Ce qui fait l'humidité, c'est, en première ligne, le voisinage de la mer et des grands amas d'eaux dont Faction, jointe à celle des courants d'air et des massif montagneux, détermine la quantité absolue de pluie par an et sa distribution.

Le partage delà terre en une zone tropicale, une zone tempérée et une zone glaciale, ou, en introduisant d'autres subdivisions, en une zone tropicale et sous-tropicale, une zone tempérée du Sud et une zone tempérée du Nord, ce partage de la terre marque la tentative d'embrasser d'ensemble toutes les actions que nous venons de mentionner et de les distribuer en grands groupes. On fixe les limites des différentes zones tantôt simplement d'après les degrés de latitude, tantôt d'après la température moyenne de l'année, tantôt d'après les plantes qui viennent de préférence dans chacune d'elles, rien résulte que, suivant le point de vue, la superficie qu'on assigne à chacune d'elles est très diverse. Quand nous faisons aller la zone torride jusqu'au 23,5 degré de latitude et la zone tempérée jusqu'au 60,5, la première comprend les 40 0/0 de la surface terrestre, la seconde les 52 0/0, la zone glaciale les 8 0/0. Si nous prenons pour point de départ de la délimitation des zones les lignes de température Moyenne de l'année, les lignes isothermes de 20° et 0°. (Celsius), la zone torride embrasse alors les 49,3 0/0 de la surface terrestre, la zone tempérée

les 38,5, la zone glaciale les 12,2 0/0. La zone torride s'étend ainsi sur à peu près la moitié de la terre, mais elle est pour un quart terre et pour trois quarts mer.

De climat absolument un, il n'y en a naturellement pas dans la zone tropicale ou sous-tropicale pas plus que dans la zone tempérée : dans chaque zone, on distingue le climat maritime et le climat continental, le climat des altitudes élevée et le climat des basses altitudes. Le nord de l'Amérique est beaucoup plus froid que le nord de l'Europe, parce que cette dernière est plus exposée aux courants d'eau et d'air chauds du Sud-Ouest ; Rome et New-York sont sous le même degré de latitude, et la température de la première de ces villes est beaucoup plus élevée que celle de Tautre, Sous les tropiques on rencontre des plateaux froids ; et aa cercle polaire il y a des bandes de côte d'un climat plutôt doux. L'altitude dans le Nord est souvent médiocre, dans le Sud, au contraire, plutôt considérable : ce qui a pour conséquence d'abaisser les degrés de froid au Nord, de modérer la chaleur au Sud. Enfin un même degré de chaleur et d'humidité agit d'ordinaire très diversement, suivant que l'air est en mouvement ou immobile. L'air fortement remué est un stimulant de la vie. Mais nous n'avons pas ici à nous étendre sur ces particularités ; contentons-nous de dire le plus important sur les différences climatériques des zones principales, et là nous avons à considérer surtout la chaleur et son action et en mémo temps aussi la quantité de pluie moyenne. Les différents degrés des tables de chaleur marquent autant de conditions principales de T « économie politique ». A 90° de latitude nord, la température moyenne de l'année est de — 20,0° ; à 65° de— 4,3 ; à 55 de + 2,3 ; à 45 de + 9,6 ; à 35° de 17,1 ; à 25 de + 23,7 ; à 15 et 5 de + 26,3 et 26,1 (Celsius). Relativement à la moyenne annuelle de la quantité de pluie, on distingue les régions où il pleut très peu, qui ne reçoivent annuellement que 250 mm. ; les régions où il pleut moyennement

avec leurs 250 — 1000 mm., et celles où il pleut beaucoup, plus de 1000 m. ou même 4000 mm. Aux régions favorisées, où il pleut moyennement, appartiennent l'Europe centrale et occidentale, la Chine orientale, la moitié est des Etats-Unis. Les régions où il pleut très peu et qui sont pour cela souvent stériles, occupent une étendue beaucoup plus considérable que les deux autres. A ces régions appartiennent l'Afrique centrale et méridionale, l'ouest de l'Amérique, l'est de l'Europe, une grande partie de l'Asie et de l'Australie. Déjà en Hongrie et en Russie, et surtout dans l'Asie centrale, la couche d'eau pluviale baisse considérablement, jusqu'à tomber à zéro dans cette dernière région, comme dans le Sahara.

La chaleur et l'humidité, en proportion convenable, toutes les autres choses restant égales, favorisent la vie économique; ou, au contraire, l'empêchent ou l'anéantissent. La production des biens économiques les plus importants et toute la consommation en dépendent. L'abondance et la nature des récoltes, les plantes et les bêtes dont on dispose, la facilité ou la difficulté qu'on éprouve à se les procurer dépendent du climat.

Un champ de bananes de la zone torride nourrit : Ritter dit 25 fois plus, Humboldt dit 133 fois plus d'hommes qu'un champ de blé de la même contenance. Aux pieds du massif mexicain, le travail de deux jours du père de famille suffit à pourvoir à la nourriture de toute la famille. Au Midi, l'homme a besoin de moins de viande, d'aliments gras, de moins de spiritueux, de moins de choses entretenant la chaleur. Il est plus facilement pourvu à son habitation et à bien meilleur compte à son vêtement. En un mot, l'existence économique est beaucoup plus facile, et sur la même étendue de terre peuvent vivre avec une technique bien moins développée beaucoup plus d'hommes. Même dans les contrées de l'Europe, une différence climatérique considérable se marque entre le Nord et le Sud, qui fait sentir

son influence sur les mœurs économiques, Dans le Nord, on est plus casanier, plus économe, souvent même plus travailleur; dans le Midi, on a la vie plus facile, on se laisse aller. Et de là cette conséquence que le climat le plus favorable pourra aboutir à faire l'homme moins apte à l'activité économique et souvent en effet aboutira à cela, C'est à ce propos que Ratzel parle d'une vie au jour le jour, d'une tendance générale aux mœurs du prolétariat, qui serait une caractéristique des peuples du midi de l'Europe.

Parmi les actions particulières du climat sur la vie économique, je pourrais encore citer celles que le climat exerce sur les différents moments de l'année et du jour, dont la diversité agit non seulement sur la flore de chaque contrée et de chaque zone, mais conditionne et détermine dans ses principaux traits la vie au foyer domestique et la conduite de l'exploitation agricole. C'est seulement dans la zone tempérée que nous avons les quatre saisons bien connues : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, avec les longs jours d'été et les jours d'hiver si courts, et toutes les conséquences qui s'ensuivent, Il est ici nécessaire de pourvoir, l'été et l'automne, aux besoins de l'hiver, et de là découlent toute l'activité agricole, toute l'organisation du travail ; l'homme est par là mieux façonné pour la prévoyance.

De la zone torride il est moins vrai de dire quelle a des journées beaucoup plus chaudes que n'en a la zone tempérée que de dire qu'elle a un nombre beaucoup plus grand de journées chaudes qui se suivent et une température jointe à beaucoup plus d'humidité et qui pour cela agit d'une manière toute particulière sur la vie organique. Là il n'y a pas d'hiver au sens où nous employons le mot. On a seulement deux ou trois époques de l'année ; l'époque des pluies, qui est pour ainsi dire la saison froide, et l'époque qui précède, qui est celle du dessèchement et de l'étouffement des plantes. Le changement de température et l'inégalité du jour et de la nuit, si propices à l'activité, font

également défaut ou sont trop peu de chose. Dans l'Inde anglaise on a coutume de désigner les mois d'octobre à février comme la saison tempérée de l'année ; c'est le moment où croissent là nos céréales, nos fruits et nos légumes, pour être récoltés en mars. De mars à juillet c'est la saison chaude qui conduit à maturité les fruits du Midi : le riz, l'indigo et le maïs ; enfin, c'est la saison des pluies, qui commence en juillet, qui refroidit la température et ravive la végétation. C'est dans la partie sud de la zone tempérée et dans la zone sous-tropicale que le règne végétal et le règne animal déploient leurs plus grandes richesses et atteignent leur plus grand développement. L'homme, sous le climat proprement tropical, ne jouit de la plénitude de ses forces que pendant quatre mois après l'époque des pluies. L'époque des pluies et la saison chaude le paralysent, mettent en danger sa santé et son énergie.

Les tropiques, a-t-on dit, ont été le berceau de l'humanité, parce qu'ils font la vie plus facile ; mais c'est la zone tempérée qui a été le berceau de la culture, parce qu'elle a contraint l'homme à déployer davantage ses forces, sans toutefois lui rendre la vie aussi difficile que la zone froide avec son manque presque absolu de flore et de l'aune.

55, CONDITIONS GEOLOGIQUES ET NATURE du SOL. ■— Outre le climat, c'est des conditions géologiques et de la nature du sol que dépend dans tous ses détails l'économie humaine.

La surface de la terre est la résultante de transformations, de stratifications, de désagréments, qui se poursuivent depuis de millions d'années et qui déterminent dans toutes les parties son altitude, sa constitution, sa force végétative, son abondance en sources, la nature de l'air, toutes les choses qui la font saine et habitable. Une série de périodes géologiques a amené dépôt des diverses couches sédimentaires, qu'on voit se succéder et apparaître au jour dans chaque contrée depuis les terrains primitifs jusqu'aux

argiles récentes et qui donnent à la terre son relief, son altitude et sa forme. Un premier résultat de cela c'est la forme des terres et des continents, les rapports de la terre ferme à la mer, dont nous parlions tout à l'heure. Un autre résultat c'est à l'intérieur de terres l'opposition qui se présente des hautes montagnes et des hauts plateaux, des montagnes de moyenne élévation et des terrasses, des dépressions et des plaines. On sait que la culture à la bêche, la culture des champs et des jardins est née d'abord au bord des fleuves, sur des collines d'ordinaire riches qui les bordent, dans les terres chaudes des plaines basses, et que c'est depuis peu à peu qu'elle a gagné, dans la zone tempérée, les collines et les autres terrasses qui s'élèvent graduellement.

Mais quelle partie d'une terre la culture agricole peut-elle t'occuper? cela dépend essentiellement, outre le-climat, des conditions géologiques et de la nature du sol : en Egypte seulement $\frac{1}{2}$ 0/0, au Japon 18 0/0. Dans le riche empire des Indes anglaises sur 427.154 milles carrés il y en a 190.842 qui ne sont pas cultivables. Sous notre latitude, la proportion est plus grande : dans le canton d'Uri, la terre propre à l'exploitation agricole ou forestière est seulement de 28 0/0 ; en Finlande de 37, en Norvège de 47 0/0, en Suisse déjà de 69 et dans la plupart des Etats allemands de 80-90 0/0. Ce qui renseigne encore mieux sur l'action de la nature du sol c'est la statistique des différentes sortes de cultures agricoles, des surfaces cultivées consacrées aux différents produits, des bons et des mauvais terrains : les argiles cultivables forment en Poméranie 6. 0/0, en Westphalie 41 0/0.

Le développement économique supérieur qui s'accomplit de différents côtés, qui sait associer l'agriculture, l'industrie et le commerce, n'est souvent bien chez lui que sur les contreforts des montagnes et dans les terres formant terrasses, présentant une grande diversité du sol. Certains

hauts plateaux n'ont pas pu, depuis des milliers d'années qu'ils sont entre les mains des plus hautes races, sortir de l'économie nomade. Les massifs montagneux laissent, au Midi, la possibilité jusqu'à une altitude relativement élevée d'une certaine culture et d'un certain bien-être. Biais, somme toute, ils n'ont toujours avec leurs pâturages et leurs forêts pu nourrir misérablement qu'une population clairsemée. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'industrie domestique et l'industrie de fabrique ont pu s'implanter dans ces montagnes ; ce n'est qu'exceptionnellement que l'exploitation des minerais précieux a apporté le bien-être ou même la richesse.

A proprement parler, ce qu'il y a de meilleur dans les résultats acquis par la science en ce qui touche les rapports de la nature du sol et du développement économique, se trouve consigné dans les recherches spéciales consacrées; aux différentes terres et contrées, telles que les recherches de Cotta sur la Saxe, celle de von Haxthausen sur la Prusse Occidentale, de Buckland sur l'Angleterre, de Gothein sur Bade. De même les recherches plus générales de Kohl sur les rapports entre la configuration terrestre et les grandes lignes commerciales et remplacement nécessaire qui suit de, là pour les villes, constituent un progrès sensible au point de vue de la connaissance du détail. A ces recherches se rattachant une série de monographies récentes de jeunes géographes animés des mêmes tendances. Ratzel et Hettner ont résumé ces études d'une très instructive manière. Comme résultat de toutes ces recherches on pourra dire : en ce qui touche le détail de l'emplacement des villes, des villages, des exploitations (*curies*), l'âge de leur fondation, leur développement, souvent aussi la disposition systématique des parcelles de terrain, le temps et le lieu des défrichements les voies de communication, l'apparition des principales branches d'industrie ici et là, les rapports entre les établissements, les industries, les

lignes de trafic et les sources, les lignes de partage des eaux, les mers et les côtes, en un mot tout le détail, celui-là seul le comprendra bien qui, outre les causes historiques et sociales, étudie, les cartes géologiques et topographiques à la main, les conditions naturelles de l'économie nationale. Il ressort, en outre, de cela un certain nombre de vérités économiques générales : à savoir que les villages et les villes régionales dépendent plutôt pour leur situation et leur développement de la topographie du lieu et des alentours immédiats, et les plus grandes villes plutôt des conditions naturelles en gros de la terre, des cours d'eaux, des limites naturelles ; que toutes les voies de terre — (et cela est d'autant plus vrai que nous remontons plus haut et que nous ne pouvons compter que sur une technique plus incomplète) — que toutes les voies de terre sont tenues de s'adapter au sol, de tenir compte de l'altitude, des passages naturels, de la ligne de faite ; que l'existence de gisements d'or et d'argent, de cuivre et de fer, de zinc et d'étain, partout où les minerais sont riches, de sel et de sources salines pour les anciens temps, l'existence de gisements de houille et de lignite, d'huiles minérales et autres choses semblables pour les époques récentes pouvaient donner lieu à des industries extractives florissantes et à un riche développement industriel. Mais toutes ces vérités sont d'une nature si générale et si connue, qu'on peut difficilement les désigner comme des conquêtes scientifiques nouvelles. On ne peut les retenir que comme propres à faciliter l'intelligence particulière des rapports économiques qu'il s'agit de considérer du point de vue de l'histoire ou de la géographie et de comparer et pour cela ces vérités nous sont un moyen précieux de connaissance.

Mais cela est-il peut-être encore plus vrai pour ce qui est de l'eau et du système hydrographique, tel qu'il résulte de la configuration du sol : j'entends par là la distribution des sources, des ruisseaux, des fleuves et des lacs et des côtes

De la mer. Je pourrais encore ajouter un mot : vu que le mot de Pindare, que l'eau est ce qu'il y a de mieux, est vrai surtout au point de vue économique. Sans eau il n'y a pas de prospérité économique. On pourrait presque dire que les régions qui ont l'eau dans leur voisinage sont les régions riches.

La quantité de pluie et l'apparition de l'eau sur les lieux mêmes sont étroitement liés comme l'effet et la cause; mais pour certains cas particuliers cependant, l'abondance en sources et en cours d'eau ne dépend pas de la quantité de pluies tombant dans la région : en tout cas, l'existence d'eaux courantes est d'autant plus importante que les pluies sont plus rares dans la contrée.

Tout comme la bête de la forêt et du désert court après l'eau, ainsi a fait l'homme primitif. Les migrations et les établissements des peuples primitif ont souvent été empêchés par les grands cours d'eau, les grands fleuves ont constitué des lignes de séparation presque infranchissables ; mais d'autant plus alors l'homme primitif suit les sources et le bord des fleuves. Et à mesure que l'homme est devenu sédentaire et s'est élevé à, une culture plus haute, son penchant pour le voisinage de l'eau est loin d'avoir décliné. Le voisinage des sources a toujours décidé de l'établissement ; de l'homme à tel ou tel endroit, parce que l'homme et le bétail, la cuisine et la maison ne peuvent pas exister sans l'eau. Là où les pluies font défaut, ce sont les sources, les ruisseaux et les fleuves qui sont cause de la végétation. Il est vrai que la société et la technique se sont tout d'abord développées dans les régions sèches comme l'Égypte, l'Inde, la Chine, la Mésopotamie, au nord de l'Afrique, en Italie, en Espagne, que c'est dans ces contrées qu'on a vu ces merveilles de l'arrosage des champs et des jardins mais s'il en est ainsi, c'est qu'on a su, pour avoir ces riches moissons, se procurer l'humidité nécessaire et qu'on avait le limon pour engrais. L'ancienne industrie avait

pour une bonne part besoin du voisinage d'importantes réserves d'eau ; elle devait donc suivre les ruisseaux et les fleuves ; le tisserand et le blanchisseur, le corroyeur, le foulon, le teinturier, le brasseur de bière, le boucher avaient besoin d'eau. Lorsqu'on eut trouvé les moulins à eau, il fallut de l'eau pour les moulins à moudre, pour les scieries, pour les marteaux pillons, pour toutes les installations utilisant la force mécanique ; et l'emplacement de toutes ces choses était sur le cours d'eau. Si aujourd'hui la vapeur et l'électricité libèrent en partie la grande industrie de ce service à l'égard de l'eau, la force motrice de l'eau reste toujours celle qui revient le meilleur marché ; et encore aujourd'hui tout le mode de distribution de notre industrie est surtout déterminé par le système hydrographique.

S'il est vrai que les groupements de population, la culture des champs, l'industrie suivent ainsi de préférence l'eau ; que partout la population s'accumule dense dans les vallées bien arrosées, cette action de l'eau se fait encore plus fortement sentir sur le commerce. La civilisation a toujours remonté des côtes et de l'embouchure des fleuves dans les vallées ; la naissance de tous les lieux importants, de toutes les villes est due au commerce qui partait de là pour s'avancer dans l'intérieur des terres en remontant le courant. Aux époques primitives c'étaient les voies d'eau, le commerce par bateau qui étaient souvent le seul grand moyen de réaliser l'échange des marchandises et d'établir des relations fécondes entre les peuples et les marchands. C'est sur le bord, de la mer ou sur le bord des grands fleuves qu'ont été établis tous les puissants peuples marchands que l'on connaît. À la vérité ce n'est pas partout, mais seulement en un petit nombre d'endroits, particulièrement favorisés, que le voisinage de l'eau amène les races, douées pour cela, à trouver l'art de la construction navale et le commerce. Sur les côtes, peu favorablement disposées ; ce n'est que longtemps après, peu à peu, et par

imitation que le commerce par eau fait son apparition. Ce n'est qu'en de certains points comme Tyr, Alexandrie, Carthage, Venise, Gênes, Amsterdam, Londres, Hambourg. New-York que les peuples les plus développés établissent les assises d'un commerce du monde et entassent les plus grandes richesses. Si de nos jours les voies ferrées dépouillent en partie l'eau de son rôle commercial, si des institutions sociales et politiques mal venues et aussi les hasards de l'histoire font que la civilisation décroît sur certains grands courants, qui constituaient autrefois les lignes principales du commerce, le système des grands fleuves, des grandes voies maritimes constitue aujourd'hui encore plus que jamais les principales artères de tout le commerce et même du commerce par les voies ferrées. C'est sur la voie du Saint-Laurent et du Mississipi, c'est sur le Rhin et sur l'Elbe, c'est sur la Seine et la Tamise que bat encore aujourd'hui le pouls de la vie économique la plus intense.

Ce qui résulte de toutes ces considérations économiques et géographiques relatives à la configuration du globe c'est toujours le fait qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître : combien sont étroitement limités les points et les régions sur lesquels est possible un développement économique puissant, varié, accumulateur de richesses; comment les hommes et les sociétés qui sont établis là doivent forcément surpasser les autres hommes et les dominer ; comment la situation favorable des lieux et la supériorité des hommes doit entraîner des avantages économiques tels que non seulement les hommes pourvoient mieux à leurs propres besoins mais en viennent forcément à refuser les biens rares et les avantages dont ils jouissent aux autres hommes habitant des endroits moins favorisés, on à prendre prétexte de là pour réaliser sur eux de grands profits et les dominer.

56. LES plantes et les animaux, leur distribution. —
Jusqu'à un certain point nous avons la même impression,

quand nous considérons le règne végétal elle régna animal, impression pourtant plus faible parce que la distribution dans ces deux règnes est plus uniforme. La flore et la Faune est moins un résultat des diversités' du sol, suivant les lieux, que la résultante des conditions générales de climat et d'altitude des continents et des terres.

L'importance générale du règne végétal et du règne animal est naturellement extraordinairement grande. La nourriture de l'homme, son vêtement, les moyens dont il dispose pour se tenir au chaud, en dépendent. La plus grande part de son activité économique a pour objet la maîtrise du règne animal et du règne végétal, leur subordination aux buts propres de l'homme. Les hommes dépendent partout de la nature et du nombre des plantes et des animaux existants. Par la vie' des plantes toute voisine de la sienne, l'homme est attaché à la terre ; la vie dès plantes lui facilite sa vie ou même seule la rend possible. La végétation des plantes met pour ainsi dire à son service la surface de la terre entière. L'abondance des terres en plantes et en animaux est une partie considérable du bien-être naturel des sociétés.

Nous ne pouvons pas ici insister sur le développement historique des espèces, des plantes et des animaux, sur leur expansion aux époques primitives et aux époques postérieures, liée au développement géologique de la terre, aux changements des climats et des continents. Nous retenons seulement que l'extension actuelle des espèces, des plantes et des animaux est tout autre que ce qu'elle était autrefois. Dans l'Europe centrale ne pouvait vivre autrefois, avec la flore et la faune originaire, qu'une très faible partie de la population qui y vit aujourd'hui. La distribution actuelle des animaux et des plantes est un résultat de l'histoire. Ce que donne la Nature, dit Hehn, c'est la hauteur du pôle, la formation du sol, la situation géographique ; le reste est l'œuvre de la civilisation, la civilisation qui cultive, qui

sème, qui importe, qui défriche, qui ordonne, qui ennoblit. » Oui, même les animaux domestiques et les plantes cultivées sont devenus essentiellement autres que ce qu'ils étaient à l'état sauvage. Mais c'est pour cela même que le développement économique est resté, pendant de longues périodes et reste encore jusqu'à un certain point maintenant, dans la dépendance du plus ancien état de la flore et de la faune, telles que nous les connaissons. Et la flore et la faune, celles d'autrefois comme celles d'aujourd'hui, sont contenues, dans certaines limites qu'elles ne peuvent pas franchir. Et ces limites déterminent aussi, en déterminant les différentes espèces des plantes et des animaux, les différentes manières possibles de se nourrir, de vivre, de travailler. Quelques exemples seulement.

L'économie des hommes, qui habitent aujourd'hui le pôle, dépend en partie du lait, de la viande, des peaux, des cornes, des os du renne, donc en dernière analyse de la nourriture des troupeaux de rennes, des lichens, des mousses et autres espèces composant la flore des bruyères du Nord. Ces Hyperboréens ne pourraient pas vivre en outre sans les phoques et le poisson, sans la faune inépuisable de la mer et des côtes.

Si nous remontons plus loin vers le Sud, toute l'économie humaine dépend d'abord de ce point : si la surface de la terre est couverte de bois ou seulement de petites plantes. L'extension primitive et naturelle des bois dépend du sol, des différentes couches sédimentaires. Les contrées du Sud ne furent jamais des¹ terres aussi riches en bois que nos contrées du centre de l'Europe, couvertes originairement presque tout entières de bois et de marécages. La lutte contre la forêt a dominé, à toutes les époques, l'histoire de l'économie politique humaine^ avec les hôtes fauves de la forêt l'homme a toujours combattu; les autres bêtes, en grand nombre l'ont formé pour la chasse. La vie économique de l'homme, dans les contrées véritablement boisées, est

encore aujourd'hui une vie toute particulière. Il n'y a qu'une population plutôt faible qui puisse vivre des industries du bois et de la forêt. Là où encore, comme dans les contrées du centre de l'Europe, de 10 à 40 0/0 du sol sont couverts de forêts, où l'on maintient cette proportion de bois — soit parce que le sol ne donne jamais autrement un plus grand revenu qu'ainsi, soit parce que les forêts sont indispensables comme régulateur de l'humidité, et qu'il serait trop difficile de se pourvoir par ailleurs du bois nécessaire pour certains buts — là, le bois et l'industrie {lu bois sont des éléments importants de l'économie politique. Les plantes de la forêt comme celles des pâturages font partie encore aujourd'hui, dans les contrées civilisées, des plantes dues uniquement à la végétation naturelle ; tandis que la terre consacrée à la culture et aux jardins a surtout des plantes importées et acclimatées ensuite. Là où l'arbre ne pousse pas, mais où il y a de l'eau, ce sont les plantes de la steppe qui donnent à la région son caractère, et c'est là proprement le lieu de l'économie nomade : des racines et des herbes couvrent des territoires de chasse qui servent en même temps à nourrir les bêtes apprivoisées qui sont la ressource de l'homme. Là où la steppe se couvre, comme en Australie, de fourrés impénétrables et piquants, il n'y a pas de place pour l'effort humain.

Dans la zone tempérée et dans la zone torride, la culture des plaines et l'élevage du bétail utilisent les plantes que l'homme trouve originairement sur place : c'est là la première forme de culture et de l'élevage du bétail. L'abondance, croissante avec la chaleur, des espèces de plantes a été bien moins importante pour le développement économique que la présence, en nombre relativement petit, de plantes pouvant se prêter à la culture ou d'animaux susceptibles d'être domestiqués.

Les fruits, les grains, les racines de toutes sortes ont

joué aux époques primitives un rôle relativement plus grand que plus tard. Certains arbres et certaines plantes nourrissent dans les terres, chaudes les hommes presque sans travail : ainsi l'arbre à pain, le palmier dattier, le palmier à cocos, sans oublier la banane ; mais on reste souvent longtemps sans les utiliser, par exemple le cocotier inutilisé en Amérique jusqu'en 1500. L'arbre à pain, qui sert de nourriture surtout dans les îles de la mer du Sud, donne aux indigènes pendant neuf mois des fruits pendants sur l'arbre, leur permettant pendant les trois autres mois de vivre de fruits confits : mais aussi il fait l'imprévoyance de ces hommes. On a vu des nègres, habitués au travail, par exemple ceux de Saint-Vincent, retombant dans toute leur indolence et leur paresse à la suite de l'introduction de l'arbre à pain.

Les graminées et les céréales sont devenues les plantes cultivées les plus importantes pour l'humanité. Leur extension actuelle est l'œuvre des hommes ; mais chacune de ces espèces est cependant dépendante de la chaleur et du climat ; et l'ancienne économie, aux différents moments de son histoire, a toujours dépendu des plantes existant sur place originairement et de l'état d'acclimatation des autres. Dans ce qui est aujourd'hui le domaine des Etats-Unis d'Amérique, ces espèces manquaient et cela nous explique combien ils étaient misérablement pourvus de plantes et d'animaux et le peu de développement économique des principales contrées de l'Amérique du nord et de l'Amérique du sud. Dans l'Amérique centrale, les anciens habitants avaient et utilisaient le maïs et, sur les hauteurs, le millet. C'est à ce dernier qu'est dû le fait qu'aux alentours du lac Titicaca, à une hauteur de 12,000 pieds, une population relativement dense put arriver à un bien-être relatif. Quand on constate qu'aujourd'hui les peuples de l'Afrique vivent surtout des différentes espèces de millet { millet des nègres, dourra, blé des caffres) ; qu'environ

750 millions de Mongoles et d'autres peuples du sud de l'Asie, du sud de l'Europe et de l'Amérique centrale vivent principalement du riz ; que de 4 à 500 millions d'hommes de la partie sud de la zone tempérée vivent également du maïs et du riz, que peut-être 150 millions du nord de la zone tempérée vivent surtout de l'orge; et les peuples encore plus au nord de l'avoine et de l'orge : il saute aux yeux que, si peu que soient aujourd'hui conformes ce qu'elles étaient autrefois, à l'origine, la distribution et la culture de ces graminées, néanmoins c'est le climat qui encore aujourd'hui commande à cette distribution et qui fait que les récoltes de ces plantes, à surface égale et à même qualité de terrain, sont toujours moindres à mesure que l'on remonte vers le nord. Le blé rapporte chez nous de 5 à 8 pour un, dans le Sud de 12 à 25. Le maïs, dans le Midi, rapporte jusqu'à 70 et jusqu'à 100. L'orge donne chez nous de 8000 à 10000 kilog par hectare ; le riz en Chine jusqu'à 3840 kilog. Passé la limite de l'orge, on n'a presque jamais plus de 50 habitants par mille carré, passé celle du blé, on a rarement plus de 1000 hommes ; plus au sud, les graminées nourrissent au mille carré 2, 3, 5000 hommes et même plus. Quelles diversités dans le bien-être dû à la nature ! Et ces diversités s'accroissent encore si, outre les céréales, nous faisons entrer en ligne de compte d'autres plantes, avant tout celles qui à cause du manque de chaleur suffisante, dans les climats tempérés, ne viennent pas partout, comme le tabac et le vin, les légumes fins et les diverses sortes de fruits. Dans les districts, du Palatinat où l'on cultive la vigne, la population s'élève jusqu'à 15.000 hommes par mille carré. Pour les contrées plus au sud, ce sont des plantes aromatiques, dont le thé, le café, la canne à sucre qui donnent aux régions où elles viennent et dans de bonnes conditions une avance économique considérable,

Les animaux exercent eux aussi, quoique à un moindre

degré que les plantes, leur action sur l'économie politique. Les animaux sauvages ont formé l'homme par les combats, qu'il a du leur livrer, à l'énergie et à l'exercice de sa force ; même les bêtes, qu'elles poursuivaient à la chasse, ont appris à certaines races l'effort, rendurcissement, l'adresse, l'acuité des sens. Presque partout la nourriture de l'homme était-et est plus ou moins dépendante du monde animal; la mer et les fleuves ont par leur richesse en poissons et en coquillages joué un rôle décisif dans la vie de beaucoup de peuples. Outre l'utilisation de la chair, du sang, du lait, l'utilisation des os pour en faire des ustensiles, et celle de la laine, de la peau, de la fourrure pour le vêtement, ont toujours eu une grande importance. Et c'est ainsi que, par la force des choses, l'existence ou le manque de certaines espèces animales, — qui s'expliquent, somme toute, par le climat, la chaleur, le règne végétal, l'eau et la condition du sol, — décident partout du développement économique. Si l'Australie est, comme elle est, tant en retard sur les autres parties du monde, avec sa faune misérable remontant à l'époque tertiaire ; s'il en est de même des anciens peuples d'Amérique, cela tient à ce que le bœuf, le cheval, le chameau, le mouton ont manqué aux indigènes; qu'ils n'ont eu pour bêtes de travail domestiques que le chien et le lama ; qu'ils n'en sont jamais venus à l'usage du lait, à l'emploi du bétail pour la culture des champs, au genre de vie nomade ou à demi nomade. Encore aujourd'hui les territoires est-asiatiques et africains, qui ont appris tout à fait tard à connaître nos bêtes domestiques, qui depuis des milliers d'années cultivent les champs sans employer de bêtes de labour, sont pour cela restés, au point de vue économique, essentiellement pauvres. Mais du reste, les bêtes en petit nombre, que l'homme a su dompter, qu'il a appris à charger, à monter, qu'il habitués à tirer l'araire, dont il utilisait en même temps la chair et le lait pour sa nourriture, ces bêtes ont été l'objet de la plus large acclimata-

tion. Quelques-uns, comme le chien, le cochon, la poule, le lapin, se trouvent aujourd'hui presque partout ; le bœuf, le cheval, l'âne, le mouton, eux-mêmes ont été transplantés très loin. Drude, nous le voyons, a raison lorsqu'il dit «l'expansion géographique des animaux marche parallèlement avec celle des plantes, mais elle est cependant quelque chose de plus libre et déplus Facile. A. v. Humboldt exprime une pensée analogue dans son *Kosmos* lorsqu'il dit que l'homme est à un moindre degré que la plante et la bête dépendant de la nature. Il se soustrait plus facilement qu'elles aux forces naturelles par son activité d'esprit, son intelligence constamment en progrès, la souplesse admirable de son organisme qui s'adapte à tous les climats.

57. RESULTATS GENERAUX. — Si nous cherchons à résumer ce que nous savons sur les rapports de l'économie politique et de la nature extérieure, nous ne craindrons pas d'écarter également les deux opinions extrêmes ; l'une, l'opinion idéaliste, qui veut nier, ou peut s'en faut, toute l'influence de la nature, l'autre, l'opinion réaliste qui veut ramener à la seule action du sol et du climat toute culture économique et autre. La première opinion est représentée, à la vérité plutôt au point de vue des qualités de l'homme en général qu'à celui de l'économie politique, par Hume; qu'a suivi en un certain sens par exemple Th. Waitz (*Anthropologie der Naturvölker*), lorsque aux causes, historiques décisives de la civilisation il oppose, comme des causes accidentelles et de peu de poids, les conditions de milieu ; qu'a suivi encore à beaucoup d'égards Peschel dans sa polémique contre Ritter. C'est encore une exagération de la part des économistes nationaux d'expliquer la richesse de la Hollande et de l'Angleterre en supposant que les forces seules de l'intelligence seraient venues à bout de la parcimonie de la nature. De même on pourrait faire entrer en ligne pour la défense du point de vue idéaliste bien des faits de l'histoire de la civilisation et de l'histoire éco-

nomique : par exemple des faits comme ceux-ci : à différentes époques, sous la domination de races et de peuples divers, la même nature, la même terre a été tantôt dans la misère économique et la pauvreté, tantôt dans un état de prospérité et de civilisation ; ou encore celui-ci, dont Hume s'est déjà servi, comme d'une indication : souvent dans la même terre, dans les mêmes conditions de milieu une partie de la population respire le bien-être, une autre partie la pauvreté. Cela flatte l'orgueil humain, le sentiment élevé que notre époque a de sa civilisation, de s'entendre dire avec emphase : qu'il ne dépend que d'une exacte culture de l'homme, de sa technique et de son organisation d'atteindre partout le plus haut but.

Les réalistes depuis Montesquieu, Herder, Condorcet Heeren, Comte, les naturalistes comme Bär, les géographes et les anthropologistes, qui avaient dans l'œil moins le passé immédiat des Etats européens que toute l'histoire de la terre entière, et opéraient plutôt sur les différences fondamentales, tous ceux là soutenaient la thèse contraire presque avec autant de raison, parfois au reste avec une exagération de parti pris, parce que les causes historiques et le développement entier de la vie morale et politique leur étaient étrangers.

La science méthodique reconnaît aujourd'hui l'action simultanée et indirecte, les unes agissant par le moyen des autres, des causes naturelles et des causes morales et historiques. Elle sait que ce dont il est question c'est d'une influence réciproque, compliquée : l'économie politique dépend de la nature, et le milieu dépend de la culture humaine et de la technique; elle sait en même temps que jusqu'à maintenant elle n'a pas pu déterminer dans le détail la force de ces influences, la portée des causes particulières. Elle s'en tient à certaines esquisses grossières des faits. Nous savons aujourd'hui que les conditions défavorables, sous lesquelles la Nature se présente au pôle et dans le Sahara,

dans toutes les contrées pauvres en eau comme dans les hauts massifs, ne seront jamais tout à fait surmontées par l'homme, quoi que puissent faire les progrès de la technique. Nous savons que le sol naturellement riche du Sud peut plus facilement nourrir une population dense et produire un certain bien-être que le sol parcimonieux du Nord. Nous savons que presque toute civilisation supérieure se déploie dans la zone subtropicale ou tempérée et en certains lieux favorisés particulièrement. Mais d'autre part nous avons conscience aussi que l'existence de conditions naturelles économiques favorables n'explique en rien le fait qu'elles sont utilisées ; qu'il faut toujours qu'il s'y ajoute le progrès intellectuel, moral et technique de l'homme, la bonne organisation sociale et politique, pour que la richesse apparaisse sur un sol bon ou mauvais. L'histoire nous a enseigné qu'une facilité trop grande de vie économique que peut trop promptement produire un grand bien-être et amener vite l'engourdissement, tandis qu'une certaine dureté de la nature trempe au contraire les forces. Mais nous ne nions pas pour cela la situation favorable de la Hollande et de l'Angleterre et leurs grands avantages naturels par rapport à d'autres pays. Nous voyons clairement que les progrès de la technique permettent de réaliser, même dans les régions pauvrement douées, un certain bien-être, de compenser) certains désavantages dans la qualité du sol et des dons naturels. Enfin nous éprouvons tous les jours davantage que les progrès énormes du commerce .apportent aux contrées très froides et très chaudes ce qui leur manque et leur facilitent ainsi la vie économique. Les progrès futurs de la technique auront-ils le pouvoir, qu'ils n'ont pas aujourd'hui, de supprimer complètement ici et là l'effet des conditions défavorables de la nature? C'est ce que nous ne savons pas. Il est vraisemblable que de grands progrès seront encore réalisés dans ce sens ; mais il n'est pas à croire que les frontières, assignées par la nature elle-

même, soient pour cela supprimées ; elles sont simplement reculées, mais elles dominent toujours la vie économique des peuples. Les peuples riches ont toujours été jusqu'à aujourd'hui ceux qui se trouvent dans des conditions naturelles plus ou moins favorables ; et il en sera ainsi encore à l'avenir. Mais ces peuples n'atteignent au grand, leur histoire ne fait époque, qu'autant et aussi longtemps qu'ils sont lancés dans la voie du progrès moral, politique et technique. Dans la mesure où ils progressent, ils peuvent devenir les maîtres de conditions naturelles défavorables, et leur grande tension de volonté agit en même temps de manière à susciter le bien-être. Et c'est ainsi qu'il a été possible que la culture humaine la plus haute reculât au cours de l'histoire des riches contrées du Sud-Est vers les contrées plus pauvres du Nord-Ouest.

Que toute vie humaine supérieure soit une victoire de l'Esprit sur la Nature, c'est ce que nous enseignent donc aussi ces faits. Mais ils nous montrent en même temps que l'homme reste toujours un parasite sur la terre, qu'il ne peut que s'adapter à elle, qu'il ne peut s'élever qu'en cherchant la place qui lui convient le mieux. En s'élevant à une civilisation supérieure, à une technique plus complète, l'homme ne se sépare pas de la nature ; il s'unit au contraire plus intimement à elle ; il la domine en la comprenant, mais c'est en se subordonnant à ses lois, en respectant les limites qu'elles a posées.

2. — LES RACES ET LES PEUPLES .

Généralités : G. M. Arndt, *Einleitung zu historischen Charakterschilderungen*, 1810. — Courte; de Lisle, *La science politique fondée sur la science de l'homme ou études des races humaines*, 1838.— Vollgraf, *Begründung sowohl der allgemeinen Ethnologie durch die Anthropologie, wie auch der Staats-und Rechtsphilosophie durch die Ethnologie oder Nationalität der Volker*, 1851-55 (Réédition en